

[P A R C O U R S M É D I T E R R A N É E N S]



S É R I E S A V O I R S E T S A V A N T S
coordonnée par Dionigi Albera

JACK GOODY

AU-DELÀ
DES MURS

*Traduit du manuscrit anglais par Marianne Kennedy
avec la collaboration de Gisèle Seimandi*

Postface et entretien réalisés par Dionigi Albera

ÉDITIONS PARENTHÈSES / M M S H

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

COORDINATION ÉDITORIALE : GISÈLE SEIMANDI

COPYRIGHT © 2004,
ÉDITIONS PARENTHÈSES
MAISON MÉDITERRANÉENNE DES SCIENCES DE L'HOMME

ISBN 2-86364-151-4



◆ Jack Goody dans le camp de Moosburg (Allemagne) en 1944.

LIMINAIRE



J'ai écrit les trois premiers chapitres dans un camp de prisonniers en Allemagne juste avant la fin de la guerre en Europe, alors que mes expériences en Italie étaient encore toutes fraîches dans mon esprit. J'étais en effet si proche de ces événements, et toujours confiné derrière les barbelés, que je les ai couchés sur le papier aussi exactement que possible, mais à la troisième personne. J'ai cru bon de conserver cette forme de présentation et de rester proche de ma première ébauche dans ces chapitres initiaux. La suite est inévitablement marquée par le temps écoulé — je n'ai terminé ce récit que récemment. J'ai essayé d'éviter toute reconstruction imaginaire, mais de cela nul ne peut être certain.

L'histoire commence début septembre 1943, dans un camp de prisonniers de guerre à Chieti, non loin de la côte adriatique, au même niveau que Rome. Le camp contenait à peu près 1 100 jeunes officiers britanniques, dont la plupart avaient été capturés à Tobrouk en juin 1942, et environ 400 Américains, essentiellement du personnel d'aviation.

J. G.







«Allez, allez, l'équipe, c'est parti!» Les accents transatlantiques — imitation et original — s'entrechoquaient en résonnant à travers le camp. «Vas-y, un, deux, trois, comm' d'hab'.» On arrêta la partie de base-ball avec impatience, le temps de laisser passer une charrette tirée par un homme, recouverte de paniers de figues et de melons, qui se rendait aux cuisines le long de la route goudronnée coupant le terrain en deux. Les activités ordinaires continuaient dans la lumière chaude et aveuglante du soleil réverbérée par la terre, blanche et poussiéreuse, et les murs grossiers des baraquements : sous les arcades des cuisines, c'étaient d'énormes casseroles cuivrées qu'on arrangeait en vue du repas ; un groupe d'étude descendait les escaliers du mess en parlant de *gavilkind*¹, de la primogéniture et de la loi de 1925... avec, sous le bras, de gros volumes encombrants et des cahiers vert pâle au dos desquels se trouvaient les tables de multiplication. Des corps brunis et baignés de soleil étaient allongés, tels des naufragés, sur des couvertures au milieu de l'herbe drue, indifférents à la répétition de la pièce *Spring Meeting* qui avait lieu juste à côté, oublieux du metteur en scène qui, script en main, essayait de placer ses acteurs. Dans les chambrées — ou plus précisément dans les parties cloisonnées d'une unité plus grande, le baraquement, traversé



de part en part par un couloir —, un homme mollement allongé sur son lit lisait le romancier Charles Morgan ; d'autres, penchés au-dessus de tables fabriquées avec des planches de lit et des boîtes de tomates en conserve, dessinaient, prenaient des notes dans des manuels écornés, recopiaient des rôles dramatiques ou battaient un paquet de cartes, dans la lune, impassibles, en attendant le déjeuner. Pendant ce temps, la partie continuait — « Qu'est c'que vous en dites, les gars ? » — n'intéressant guère que les joueurs ; les activités physiques avaient été opportunément reléguées par une décision prise à la majorité aux heures fraîches de la soirée : trois tours, un kilomètre et demi, autour du câble tendu sous le haut mur de briques gris.

Ces murs dissimulaient efficacement le voisinage immédiat en encerclant la totalité du camp — dans le jargon local, *campo di concentramento* — qui faisait environ 300 mètres de long sur 200 mètres de large. Mais derrière le bâtiment des cuisines, à l'est, les collines cultivées s'élevaient en pente sèche vers la cathédrale de San Giustino ; le campanile de briques érodées par le temps, les austères habitations monastiques tout en fenêtres, la tour de la caserne des pompiers recouverte d'échafaudages et frappée de faisceaux² et quelques constructions blanches et propres, semblables à des hôtels — des bâtiments municipaux sans doute —, se découpaient hardiment sur le bleu limpide du ciel : une vue de carte postale ; et à mi-pente sur la colline, une petite maison couleur outremer, une vision envoûtante et nostalgique. De l'autre côté, au bout de la route goudronnée et au-delà des portes du camp, du passage à niveau, des fleurs ternes du champ de tabac et des grands châtaigniers, au loin, le Gran Sasso, ensoleillé et taché de bois sombres, s'étendait sur la plaine morcelée. Entre le camp et cette masse montagneuse, les eaux boueuses de la Pescara coulaient de mauvais gré vers la mer, longées par le chemin de fer et la route de Rome qui passait devant les portes.

Le camp lui-même consistait en six baraques en forme de U, situées à quelque cinquante pas de chaque côté de la route goudronnée qui culminait au niveau des cuisines ; les

¹ Coutume qui prévoit une répartition égale de la terre entre enfants. ♦ ² Symbole du fascisme. ♦



deux premières étaient séparées des autres par des fils de fer barbelés et des sentinelles, l'une étant les quartiers des gardes italiens, l'autre, l'hôpital et le bloc administratif ; en travers de la route, il y avait une ligne blanche et une pancarte en anglais où était écrit en grosses lettres : « Passage and Demurrage No Allowed³ ». Sur tout l'espace central la végétation avait disparu, mais entre les baraquements poussaient çà et là de l'herbe folle en touffes épaisses et de robustes fleurs sauvages. Quant aux bâtiments en brique, ils comprenaient deux ailes principales divisées en compartiments et reliées sur tout le devant par une série de petites pièces desservies par un couloir et longées par un portique ; le tout, anguleux, recouvert d'un plâtre rougeâtre et grossier, avec un toit plat et une débauche de fenêtres — l'ensemble était loin d'être laid, et fort convenable. Les cuisines, flanquées d'un côté par les douches et de l'autre par une grande salle commune, étaient plus ostentatoires ; un toit en tuiles semi-circulaire descendait vers des arcades aux colonnades carrées, construites sur un sol irrégulier qui s'élevait légèrement en tertre dans le coin sud-est. Là, se trouvait un château d'eau en déséquilibre, carré, fait de briques rouges, distinctement emblasonné du symbole de l'autorité et daté « Anno XX dell'era fascista ».

Dans l'après-midi, sous les piètres haut-parleurs destinés aux journées sportives, accrochés au-dessus de l'entrée centrale du bâtiment, quelques individus s'étaient rassemblés, cahier en main, finissant qui une pêche verte, qui du thé bu à même une boîte à biscuits, qui les restes d'un repas expédié à la va-vite. Un petit tourbillon de poussière balaya le camp désert ; les cloches de San Giustino tintèrent d'un son clair ; les haut-parleurs, tels une baleine de chez Disney, se mirent à tousser et à cracher : « Radio Roma... bollettino del Comando delle Forze Armate... En Campanie... attaques ennemies... encore du terrain... tanks... détruits. Raids aériens... deux cents tués et quatre cent trente blessés. Signé, général Ambrosio ».

Encore des décrets promulgués, des ministres nommés, des visites, la routine politique.

³ La pancarte indique, dans un anglais approximatif, que le passage et le stationnement sont interdits. ♦

— Qu'est-ce que t'as pigé dans tout ça ?

— L'essentiel ; j'ai pas compris le nom d'un endroit en Campanie. Bon sang ! Pourvu qu'ils n'arrivent pas en se battant d'un bout à l'autre de l'Italie ; c'est de la folie ; pourquoi pas atterrir ? J'espérais qu'on en aurait déjà fini avec ce foutu truc ; ce Badoglio n'a pas vraiment l'air de vouloir capituler.

— Et pourquoi est-ce qu'il ferait ça ? La guerre continue, d'après lui ; il s'est montré trop indécis par le passé pour qu'on puisse prédire ce qu'il va faire.

Ceux qui revenaient du mess les encerclaient maintenant en leur demandant les nouvelles.

— Pas grand-chose, répondit-il.

Stephen retourna dans sa chambre, marqua sur sa carte la position des Alliés, fit un résumé des nouvelles, s'allongea sur sa couchette et ouvrit *Tristram Shandy* de Sterne.

Il ne s'était pas passé grand-chose depuis que Badoglio était arrivé au pouvoir le 25 juillet, tout juste après le raid de Doolittle sur Rome, quand le Grand Conseil s'était révolté contre le Duce. Appels au peuple, ordres d'éviter des débordements, une nouvelle sélection de ministres ; « La guerre continue », avait déclaré Badoglio, « La guerre continue », répétait le roi. On démontait les faisceaux sur les bâtiments publics, mais il n'y avait pas de réunions publiques. Les informations étaient rares ; la radio, lourdement officielle, ne révélait rien, et les rares journaux qu'on voulait bien laisser passer (pour vingt cigarettes ou une plaquette de chocolat) restaient évasifs. Ils décrivaient la joie du peuple face au renversement du fascisme, à la dissolution du parti, ils publiaient d'autres articles peut-être de source neutre, des correspondances de Bâle... mais toujours les mêmes nouvelles sur les grèves en Angleterre, les massacres à Calcutta, l'oppression des Arabes et l'avancée du bolchevisme. Le pays est en danger — Dieu sait d'où il viendra.

Un chapitre de Sterne suffisait. Les fenêtres étaient fermées à cause du vent chaud et de la poussière de midi ; une chaleur étouffante régnait dans la pièce ; des mouches insistantes s'amusaient sur les morceaux de peau nue. De la couchette inférieure s'élevaient les grognements d'un sommeil moite. Dehors, la partie de base-ball continuait sans interruption. Stephen s'assit sur les marches de béton brûlantes pour regarder le match d'un

œil indifférent, puis se dirigea, apathique, vers la salle commune qui faisait en permanence office de théâtre.

La pièce à succès du *West End* paraissait indéceusement nue, sans décor, ni rideaux ni costumes. Le majordome irlandais fit quelques pas de côté et renversa par mégarde le plateau de thé.

— Bon, reprenons tout depuis le début et, pour l’amour de Dieu, essayez de faire attention. Les tabourets de l’auditorium étaient peu confortables ; il rentra dans la lumière aveuglante. Devant le journal mural, les gens commentaient les rumeurs se propageant vers l’extérieur, comme les cercles d’un galet jeté dans la mare ; Churchill était au Paraguay, Mussolini abattu par Farinacci, le roi Victor-Emmanuel avait... Des ronds concentriques qui se répandaient vers le dehors. Occasionnellement, devant les portes du camp, des véhicules déboulaient le long de la Via Tiburtina ; dans son coin, un observateur notait rapidement l’heure, la direction, la marque et le chargement. Le train lui non plus n’était pas laissé tranquille : à vide ou bondé à craquer sous les bâches, tout avait son importance. Le biplan local virevoltait sous la surveillance constante de la branche des renseignements. Seul le tram serpentant sur la colline derrière la maison bleue échappait à l’attention.

De retour dans la chambre. Les lits superposés en bois, recouverts de linge sale, longeaient les murs, barraient les grandes fenêtres et coupaient le couloir, formant un espace autour d’une table tachée d’encre ; des valises bon marché en fibre, des sacs de l’armée et des boîtes en carton pleines de livres sans couverture s’amoncelaient dans les moindres recoins disponibles ; sous les lits, des restes de nourriture et des chaussures dépareillées dans des boîtes poussiéreuses. Les gens commencèrent à remuer, rassemblant des tasses métalliques en prévision du thé ; le son métallique du lourd récipient signala son arrivée. John rentra précipitamment, en retard :

— Quelqu’un m’en a pris ?

Il avait parié un billet de cinq livres qu’ils passeraient Noël 42 chez eux, mais restait malgré cela un important propagateur de rumeurs.

— Alors, quoi d’neuf ?

— Bof, un messager à moto vient juste d’arriver dans l’enceinte des Ritals (cris de joie). Pas encore de *vino*.

— Bon sang ! Quel système de transport ! Ils sont même pas fichus d'assurer l'approvisionnement des prisonniers de guerre. Comment diable croient-ils qu'ils vont gagner cette foutue guerre ?

Après le thé, il se rendit avec un ami d'Oxford dans la fraîcheur carrelée du portique, muni de Dante et d'un dictionnaire. Cela faisait partie de la routine, un *canto* par jour.

— Pourvu que rien ne se passe avant d'avoir fini, Stephen, une quinzaine de jours devrait suffire (ils en étaient à la moitié du *Paradis*).

— Je nous vois pas libérés ou envoyés en Allemagne de sitôt ; de toute façon, on pourra toujours commencer *Den Ring der Nibelungen*.

— À moi d'lire, j'crois.

Le soleil se coucha derrière le Gran Sasso et l'air se rafraîchit dans les narines, purifiant le palais comme un arrière-goût de dentifrice ; des lambeaux de chaleur flottaient au-dessus des chemins cimentés et de la terre dure et sèche. Un été italien, qui rappelait inévitablement, par un procédé purement mécanique, ce sonnet de Wordsworth appris par cœur pour un examen. Des bribes revenaient à l'esprit, des éléments d'une courtoise communion réservée aux occasions permises par la tradition et émotionnellement acceptables. Stephen s'assit au pied d'un jeune arbre qui s'appuyait contre le monticule de terre accumulée lors de tentatives d'évasion, et écouta la musique wagnérienne émise par les haut-parleurs avec d'innombrables distorsions. La musique s'interrompit soudain ; une pause — la machine crachota ; puis un « Bulletin spécial » d'une plate voix officielle. Des individus se regroupèrent, pleins d'espoir.

« Sa Majesté le roi Victor-Emmanuel a annoncé qu'un armistice... »

Le reste était sans importance et, quand bien même, noyé sous le brouhaha, les bavardages excités, les haussements de voix bravaches, les cris de joie de la foule vociférant. La masse gonfla puis se dispersa tout aussi rapidement en petits groupes. Le bruit atteint les baraques. Les gens devinaient, savaient, se levaient, et se sentaient curieusement vides ; le moment était enfin arrivé, mais n'avait en fin de compte rien de spécial — telle l'arrivée à l'hôtel du bord de mer avec ses lits en fer et ses

escaliers recouverts de tapis usés. Stephen se mêla aux autres ; ils parlaient vite et fort dans les passages couverts, discutant les événements en termes personnels, désirant la fin de la guerre et le retour à ce qui était avant, perdus dans des visions de plaisirs passés. C'était un moment de désirs kynésiques et non de jugements statiques. Cela aurait été un soulagement, pensa-t-il, de mettre fin au cycle perpétuel d'anxiété et d'apaisement ; il s'éloigna à l'air libre. Larry Allen, correspondant de presse américain, lauréat du prix Pulitzer, correspondant de guerre auprès de la Marine (Matapan, Crète, Tobrouk), avait déjà préparé tous les gros titres depuis l'invasion de la Sicile ; pour être au fait de l'actualité, il fallait anticiper. Il marchait, la tête pleine de pensées qui se télescopiaient, entre considérations immédiates et possibilités futures.

— Hé, toi ! — le cri fendit la clameur des voix —, j'étais justement en train de te chercher.

Puis, plus calmement, ajustant le ton.

— Alors, tu penses qu'on sera rentré quand ?

— Pour Noël.

— Pessimiste.

Stephen avait répondu de façon automatique dans cet échange verbal.

— Ça va leur prendre un bout de temps pour trouver les moyens de transport et ramasser les bonshommes ; après c'est l'Afrique du Nord ; et, pour finir, un camp de transit en Angleterre.

— Je me demande ce qui va arriver à Badoglio et au roi.

— J'imagine qu'ils ont préparé leur sortie.

Pour éviter une discussion superficielle sur les éventualités politiques, il changea de sujet :

— Comme j'aimerais franchir ces barbelés et ces murs, monter dans le petit tram et aller en ville de l'autre côté de cette colline qu'on a eue sous les yeux toute une année, prendre un vermouth sec et parfumé dans un bar, entrer dans un bordel...

— Hein !

— ... un bon bain chaud et un coup d'œil à la cathédrale.

Cette anticipation rêveuse lui avait échappé en douceur.

— Faisons le mur, alors. Mais ce serait sacrément idiot que les sentinelles se mettent à tirer. Je ne veux pas prendre de risques inutiles juste maintenant.

— C'est vrai. Dommage qu'y ait pas d'pinard pour trinquer.

Les haut-parleurs grésillèrent une fois de plus ; le son étouffé de trompettes et de saxophones se mêlait à la voix rauque d'une femme qui chantait *Lili Marlène*, la Madelon de la Seconde Guerre mondiale, prélude nocturne au « dernier poste » — signifiant le retour dans les chambrées et l'extinction des feux.

— Faut que je rentre. À bientôt sur le bateau.

À l'intérieur, l'obscurité totale rendait l'atmosphère étouffante. Une partie de bridge allait se jouer dans le passage entre la salle d'eau et les toilettes au fond du bâtiment ; deux tabourets et une couverture servaient de table, installée sous une petite ampoule nue dont on avait gratté la peinture bleue. À minuit et demi, deux sentinelles entrèrent jeter un coup d'œil, acceptèrent une cigarette, parlèrent de chez eux et insultèrent les Allemands. À une heure et demie, la bouffée de soulagement était retombée. Ils comptèrent les points et allèrent se coucher. La guérite du coin était déserte.

Le jour suivant, jeudi 9 septembre, le soulagement individuel prit une forme collective. L'officier supérieur britannique parla sur les ondes de la radio du camp, un soldat nouveau entre deux âges, promu officier par les soldats et habitué à commander des troupes indiennes. D'abord, un murmure : « Je dois parler là-dedans ? », tel la femme d'un maire inaugurant une fête de charité, puis « Le commandant italien m'a assuré... », tel l'homme politique qui arrive à l'aéroport, brandit un document, salue de son parapluie « ... qu'il fera son devoir et nous remettra à nos forces. Ses quartiers généraux n'ont pas de contact avec les échelons supérieurs mais une division italienne a été assignée à la protection de ce camp. Entre-temps, je rappelle aux officiers qu'ils doivent se considérer aux arrêts simples jusqu'à ce qu'ils soient passés devant une commission d'enquête. Nul ne peut quitter le camp sans en avoir reçu l'ordre. Nous prenons les dispositions nécessaires avec la compagnie de garde pour faire face à toutes les éventualités. » L'atmosphère générale étant au soulagement et à la sécurité, on passa outre certains éléments déconcertants. Alors qu'il aurait enfin pu servir à quelque chose, on

dispersa l'escadron, une organisation de prisonniers entraînés à patrouiller, à s'emparer des points névralgiques et à établir le contact avec les forces en marche dans l'éventualité d'un armistice. Ses membres se virent retirer leurs rations d'urgence.

On découvrit le texte de la déclaration de Badoglio dans son entier : il ne souffrirait l'ingérence « d'aucune autre puissance » dans l'application des termes de l'armistice ; on entendit parler d'affrontements entre Allemands et Italiens, du déplacement du gouvernement quelque part dans les parages, de l'emprisonnement de Mussolini.

Ce soir-là se tint le « Dîner de la Victoire », le repas de Thanksgiving avait été évoqué puis remis à plus tard : trois plats, vin compris, suivis d'un concert d'un petit groupe de jazz dans le théâtre.

Le rythme syncopé d'un morceau de blues jubilatoire, les battements de la contrebasse et de la batterie accéléraient les réactions nerveuses, qui se manifestaient par des mouvements de mains et de pieds à peine perceptibles ; les échappées mélodiques de la trompette, de la clarinette et du saxophone exprimaient et amplifiaient le sentiment général de délivrance. La porte s'ouvrit :

— On a débarqué à Naples ! cria un des nombreux reporters du journal mural. Le trompettiste se lança dans le refrain de *Wood-chopper's Ball*⁴ encouragé par la foule : « Coupe-le, ce bois ! » « Vas-y, mon gars ! » « Donne-z'y un bon coup ! » — et les grognements d'admiration culminèrent en acclamations dans sa montée vers le registre le plus haut.

— C'est loin, Naples ?

— Quelque chose comme 250 kilomètres.

— Ça leur prendra pas plus de deux heures avec une voiture de service ; devraient arriver à tout moment.

Mais le jour suivant, le drapeau vert, blanc et rouge pendait toujours mollement contre son mât. Des camions allemands, dans lesquels s'entassaient de l'équipement, des soldats et parfois des femmes, filaient à toute allure devant l'entrée du camp, sur la route de Rome. « Ils se dépêchent de reculer », « ils battent en retraite », disaient les prisonniers, mais, en

⁴ Composition de Woody Herman (1913-1987), très populaire dans les années quarante. ♦

fait, la route traversait le pays d'une mer à l'autre⁵. Les rumeurs de nouveaux débarquements naissaient et disparaissaient tout aussi vite — ici, là et un peu partout, troublants de multiplicité et d'omniprésence. Un énorme avion-cargo au nez carré, chargé du transport de tanks, volait bruyamment et paresseusement vers le sud. Le sentiment d'inquiétude grandissait. Souvent, il était déguisé en affirmations dogmatiques quant à ce que les Allemands pouvaient ou ne pouvaient pas faire, s'appuyant sur de vagues connaissances en droit international ou sur la prétendue condition des réserves d'essence et des transports de l'ennemi ; de nouveau, c'étaient les rumeurs concernant la ligne Siegfried inondée, les tanks en carton qui avaient marché sur l'Autriche. Quelquefois il était écarté par refus de responsabilité. Rares étaient ceux chez qui cela causait un ressentiment actif envers l'autorité ; la discipline militaire dont avait parlé l'officier était à double tranchant, exigeant l'obéissance et émoussant toute initiative. Un jeune Américain baraqué appartenant à l'aviation canadienne grimpa au mur mais fut récupéré par les carabiniers ; dans un étrange renversement de situation, il dut donner sa parole à l'officier supérieur britannique pour pouvoir rester dans le camp. Un petit groupe d'hommes exprima haut et fort sa désapprobation ; un soir, leur chef alla s'entretenir avec l'officier et s'en revint encore plus saoul et loquace que d'habitude. Cette résistance demeura cependant un courant sous-jacent. La majorité acceptait la décision — après tout, on était quand même mieux avec ses affaires, ses livres, et un spectacle chaque soir récapitulant une année d'intense activité théâtrale. Ils avaient pris l'habitude de choisir les informations qui leur convenaient le mieux dans les limites de leur crédibilité ; ç'avait été une nécessité, une réaction justifiée à une période où les bulletins ne provenaient que de sources de l'Axe, et en des temps maigres par-dessus le marché, avec des combats près d'Alexandrie et de la mer Caspienne, une série de revers dans le Pacifique, une pénurie de nourriture et de cigarettes, et l'Axe qui semblait prêt à conquérir le monde. D'ailleurs, le commandant était désormais conciliant, réitérant ses promesses de protection, assurant l'approvisionnement en rations, facilitant

⁵ De la mer Adriatique jusqu'à la mer Tyrrhénienne. ♦



le retrait de tous les biens confisqués dans la banque locale — vêtements civils, anneaux en or, jumelles, boussole et argent liquide.

Le dimanche soir, les sentinelles s'en allèrent. Des petits paysans à la peau mate grimperent à toute vitesse par-dessus le mur sur des échelles de leur fabrication en traînant des valises, cherchant calmement à droite et à gauche les carabinieri qui avaient laissé derrière eux une chambrée déserte jonchée de vieux journaux, de boîtes de ration vides, de pièces d'équipement militaire et de fusils rouillés. L'absurdité de la situation alla en grandissant ; seuls demeuraient les officiers italiens et quelques carabinieri (la police d'appelés). Un de ces derniers gardait la porte d'entrée, un autre était ridiculement isolé dans sa guérite derrière les cuisines et chassait des enfants aux pieds nus qui prenaient leur courage à deux mains pour grimper dans les guérites vides afin d'observer les étranges « Inglesi », de les avertir du passage d'Allemands et de leur faire passer les plus récentes improvisations à partir des informations : ils avaient vite fait de comprendre que, meilleure était la rumeur, plus ils obtenaient de cigarettes — une sorte de marchandage hautement satisfaisant des deux côtés. L'excitation était contagieuse ; on arrachait des lattes alternées aux cadres des lits pour fabriquer des échelles branlantes ; on recopiait à la va-vite des cartes du district avec des crayons de couleur ; on remplissait les havresacs avec des trousseaux d'urgence et des gourdes d'eau ; on s'échangeait des adresses ; on clôturait les registres des derniers paiements. La période de captivité était compartimentée, étiquetée, et des préparatifs, sans avoir rien de précis en vue, étaient mis sur pied. Cependant, une nouvelle annonce faite par l'officier supérieur à la radio vint calmer cette appréhension perturbée, en rendant public un ordre du Bureau de guerre d'après lequel tous les prisonniers de guerre devaient rester dans leurs camps jusqu'à l'arrivée des responsables officiels du rapatriement, répétant les affirmations du commandant — sa garantie formelle, une fois de plus, de protection, ses histoires à propos d'autres camps : les prisonniers de Sulmona s'étaient dispersés mais avaient été capturés par les Allemands ; ceux de Bologne avaient tenté une sortie sous le feu des mitrailleuses, subissant de très lourdes pertes (c'est là-bas que Mike avait été

emmené et s'était sûrement retrouvé à la tête d'un coup pareil — ici il avait bien cambriolé un bureau du bloc administratif, et puis la nuit où il avait préparé l'assaut du mur avec une petite échelle et sauté par-dessus deux lignes de barbelés... Dieu merci, les gardes avaient trouvé l'échelle — une chance inouïe ! Mais cette fois-ci ?).

— Dehors, nous n'avons aucun statut, ajouta-t-il, à part errer en pays hostile à la merci de patrouilles allemandes.

— Oui, mais, et les solides filles des paysans ? pensa Stephen. Un jour, le train pour Chieti avait fait un arrêt involontaire, incapable de tirer son chargement le long de la pente, et une fille portant un seau d'eau de source fraîche et un panier plein de grosses tomates irrégulières s'était frayé un passage au milieu des sentinelles en protestant et en râlant, proposant son offrande de manière ferme et insistante : « Per gli Inglesi ! » Est-ce que la campagne était si hostile que ça ?...

« Restez là où vous êtes. Gardez votre calme et profitez-en pour récupérer » (« Attendez qu'on vienne vous récupérer », marmonna quelqu'un de rebelle), des mots très utilisés dans les jours à venir, mi-ironiques, mi-rassurants. Par la suite, le sermon vint renforcer cette attitude, avec son choix pertinent d'analogies bibliques.

Les jours s'écoulaient donc, bien qu'oscillant moins violemment entre appréhension et acceptation, sur un arrière-fond d'absurdité. Car, à présent, c'étaient des patrouilles d'officiers prisonniers qui, reprenant la tâche des anciennes sentinelles, empêchaient le reste des hommes d'essayer de s'évader, alors que les camions allemands se dépêchaient par intermittence sur la route principale. Le commandant, non content d'avoir à compter sur une division invisible qui, disait-on, vérifiait tout le trafic allemand passant dans la région, habilla certains de ses officiers et de ses fidèles carabiniers en tenue blanche d'hôpital afin de faire passer le camp pour un asile de fous aux yeux de l'ennemi. Ou pour donner aux détenus l'illusion d'une fausse passivité.

Cette mascarade médicale fut de courte durée du fait de la disparition inopportune des officiers italiens — à l'exception du commandant, de l'adjudant-interprète et d'un vieux major véreux portant une veste trop grande pour lui et des bottes

d'équitation toutes crevassées qui restait en tant qu'officier d'intendance ramassant et distribuant les rations jusqu'au bout. Certains attribuaient cette apostasie à la simple confusion (un terme général utilisé pour désigner les tendances à des actions précipitées de toutes sortes). D'autres y voyaient les conséquences de l'excursion des ordonnances britanniques dans les magasins du bloc administratif, où ils avaient trouvé les réserves de brandy : ce qui en restait avait alors été transféré pour plus de sûreté dans les cuisines des prisonniers, où les geôliers de jadis devaient venir quémander lorsque leur mess avait besoin d'être réapprovisionné. Le fait est que les fugitifs se méfiaient du commandant et de son adjudant. Ils avaient, avant de partir, averti secrètement de leur sympathie fasciste les prisonniers chargés de recueillir des renseignements. Pendant ce temps, à l'intérieur des murs, on débattait de l'intégrité ou la duplicité du commandant et sur les relations personnelles plutôt que sur l'engagement politique. Ceux qui étaient occupés à creuser des tunnels (il y en avait quatre, bien avancés, au moment de l'armistice) furent convoqués. On leur demanda de décider s'ils préféreraient rester ou partir sur-le-champ ; ils choisirent de rester. Vernon, un officier de carrière, revint de la réunion inquiet, les sourcils encore plus froncés que d'habitude, déchiré entre le désir d'action, d'une part, la volonté de mettre enfin à profit les résultats de ces longues heures suffocantes passées sous terre et de cette organisation continue — vérifier les négligences, faire face chaque jour à de nouveaux problèmes nécessitant des solutions immédiates, ressentir l'ivresse des hauts faits, et la hantise d'être découvert — ; et, d'autre part, l'obéissance militaire aux supérieurs, l'attrait pour la routine et ses réponses assurées, la répugnance naturelle à l'égard de toute expérience imprévisible, l'habitude de choisir la plus plaisante parmi une somme d'informations incertaines, la conscience de ce que l'évasion de quelques-uns risquait d'accroître le danger encouru par les autres — attirant inmanquablement l'attention sur un camp qui, en tant qu'ensemble organisé, protégé et pacifique, aurait été laissé tranquille. Mais bien qu'il acceptât la décision, il continua de travailler dans le tunnel, finissant la trappe de sortie, accumulant des provisions de nourriture, gardant le secret ; cela pouvait encore être utile.

PORTRAIT DE L'ANTHROPOLOGUE EN JEUNE HOMME



JACK GOODY
DIONIGI ALBERA
ENTRETIEN, 2003



LES ANNÉES DE FORMATION : MILITANTISME, PACIFISME, LITTÉRATURE...



Les lecteurs du récit ont fait la connaissance d'un Jack Goody de vingt-cinq ans. Ils ont eu accès à vos pensées, vos doutes et vos émotions dans une phase particulièrement mouvementée et difficile de votre existence. Dans cette conversation, je voudrais d'abord évoquer les étapes qui ont précédé votre captivité dans les Abruzzes et, par la suite, dénouer quelques fils liant votre expérience durant la Seconde Guerre mondiale au cheminement intellectuel que vous avez accompli par la suite. Je vous propose donc de reconstruire l'itinéraire qui vous a amené à entamer un cursus universitaire à Cambridge à la veille de la guerre. Quel est le milieu familial dans lequel vous avez grandi ?

La famille de mon père appartenait aux couches inférieures de la classe moyenne de Fulham (près de Londres) ; celle de ma mère était originaire d'Écosse, entre Banff et Aberdeen — d'un milieu composé de marchands, pasteurs et enseignants. Après le lycée, ma mère partit dans le sud pour travailler à la poste ; mon père dut quitter l'école de bonne heure, après le décès de mon grand-père. Il suivit une formation d'électricien, devint journaliste technique pour finir directeur d'une agence de publicité dans la City. Mes parents se rencontrèrent et se marièrent à Londres durant la Première Guerre mondiale, alors que mon père était soldat dans les Royal Fusiliers puis lieutenant dans les Royal Flying Corps (aérostats). Après la guerre, ils louèrent un appartement dans Castelnau Mansions à Barnes, vers la Tamise,



♦ Jack Goody à Tarascon en juillet 1939 lors de son premier voyage en Méditerranée.



◆ Jack Goody le 14 juillet 1939 à Paris.

C H A P I T R E 2

LA GUERRE EN
MÉDITERRANÉE :
L'ATTENTE, LE COMBAT,
LE CAMP



*La guerre marque la fin de votre engagement au sein du parti communiste.
Pourquoi l'avez-vous quitté ?*

Je n'ai pas abandonné le parti, c'est peut-être le parti qui m'a abandonné... Le pacte germano-soviétique et l'invasion par l'Union soviétique de la Finlande semblaient pour un grand nombre d'entre nous aller à l'encontre de ce que, avec l'URSS, nous avions défendu dans notre opposition au fascisme. Du moment que les circonstances avaient contraint notre propre gouvernement à rejoindre les forces antifascistes, nous étions peu enclins à accepter la ligne officielle du parti qui affirmait que cette guerre était une lutte entre puissances capitalistes dont il fallait se tenir à l'écart et qu'il fallait même saboter.

Donc votre adhésion au parti communiste était destinée à durer moins d'un an.

Oui. Après mon départ du parti, je suis revenu à Cambridge en octobre 1939, avec mon ami Matthew Hodgart (qui deviendra professeur d'anglais à l'université du Sussex), et j'ai intégré le corps d'entraînement des officiers. Je me suis porté volontaire pour aller suivre une formation de quatre mois à l'académie militaire de Sandhurst. J'avais déjà fait des études militaires dans un Officer Training Corps au lycée.

Sandhurst était un endroit étrange. Nous y rejoignîmes les jeunes recrues de l'armée professionnelle, qui recevaient une formation de deux ans, encadrées par des officiers et



des hommes appartenant à la garde des grenadiers. Ce fut un parcours difficile pour nous, car il y avait peu de temps pour se distraire — pourquoi y en aurait-il eu, alors que le pays était en guerre ? Mais nous détendions quand même le soir autour d'un verre de bière, et avions même formé un groupe de gauche, ex-communiste, pour discuter des événements politiques et de nos études.

Et après ce fut le départ pour le front ?

Lorsqu'on termina notre formation en mars 1940, on nous affecta à différents régiments. Je ne désirais pas vraiment rejoindre celui qui représentait mon comté — connu sous le nom de Beds and Herts⁴ — car c'était le régiment responsable de mon entraînement à l'école. J'ai essayé de rejoindre le régiment de mon père, un régiment londonien, mais sans succès ; je laissai donc le sort décider et me retrouvai assigné aux Sherwood Foresters, le régiment qui recrutait surtout dans le Nottinghamshire et le Derbyshire. On me demanda de me présenter aux quartiers généraux de Derby, où j'appris les rudiments de la vie en régiment.

Je devais, peu après, rallier le premier bataillon alors stationné à Haïfa, en Palestine, qui essayait d'établir un semblant de paix entre les Arabes et les Juifs. J'eus instruction d'acheter, pour mon barda, en plus d'un uniforme spécial, et seulement à Saville Row⁵, un complet veston, une tenue de soirée et des vêtements de tennis. C'était encore la « drôle de guerre », il n'y avait pas beaucoup d'action.

Mais cette phase allait bientôt s'arrêter, avec l'invasion de la France par l'Allemagne puis par l'Italie. L'intervention de cette dernière interdit tout trafic maritime en Méditerranée, si bien qu'il fallait désormais passer par le cap de Bonne-Espérance. En attendant notre transfert, nous campions au champ de courses de Aintree⁶, à Liverpool, où se court le Grand National. À l'extérieur, sur les murs des locaux qu'on occupait, était accroché un écriteau offrant des cigares et du champagne. Dans cette phase de la guerre il était encore possible de trouver des produits de luxe de ce type, mais pas à Aintree. Pendant notre séjour il n'y avait pas grand-chose à faire, en dehors de fréquenter le City Hotel avec ses bains turcs ou de visiter Chinatown. Notre vie indolente fut

⁴ Beds and Herts, diminutifs de Bedfordshire and Hertfordshire, deux comtés au nord de Londres. ♦ ⁵ Rue de Londres réputée pour la qualité de ses tailleurs. ♦ ⁶ Le Grand National est la plus prestigieuse des courses hippiques en Angleterre. ♦

EN MARCHÉ VERS LA PAIX : UN RETOUR DIFFICILE



Lors de l'armistice de Badoglio, quand les forces italiennes ont déposé les armes, commence l'histoire de votre évasion dans les Abruzzes puis dans Rome. On connaît mieux maintenant le jeune Stephen, dans lequel vous vous incarnez. Avant de revenir aux aspects saillants de votre expérience italienne, je voudrais suivre vos vicissitudes en Allemagne, votre retour à la vie civile et les cheminements de votre « conversion » à l'anthropologie. Vous êtes donc arrivé en Allemagne au printemps 1944, à Moosburg...

Moosburg était un grand camp de soldats, un stalag, qui servait de camp de transit pour les autres. J'y suis arrivé le 7 avril 1944 et j'y suis resté deux mois et demi avant de partir pour un oflag, un camp d'officiers, dans la petite ville d'Eichstadt. Ce camp était rempli de jeunes officiers britanniques et canadiens capturés à Dunkerque et à Dieppe au début de la guerre. Ils l'avaient bien organisé et y avaient constitué une excellente bibliothèque, bien que les détenus aient perdu l'engouement pour l'enseignement et les réjouissances qui caractérisaient le camp italien. De surcroît, l'hiver était plus rude et les rations moins intéressantes qu'en Italie. Cette année-là, le long hiver fut raccourci par l'avancée russe et finalement par l'invasion alliée. Les sorties aériennes dans le ciel au-dessus de nos têtes se multipliaient à mesure que les armées approchaient.

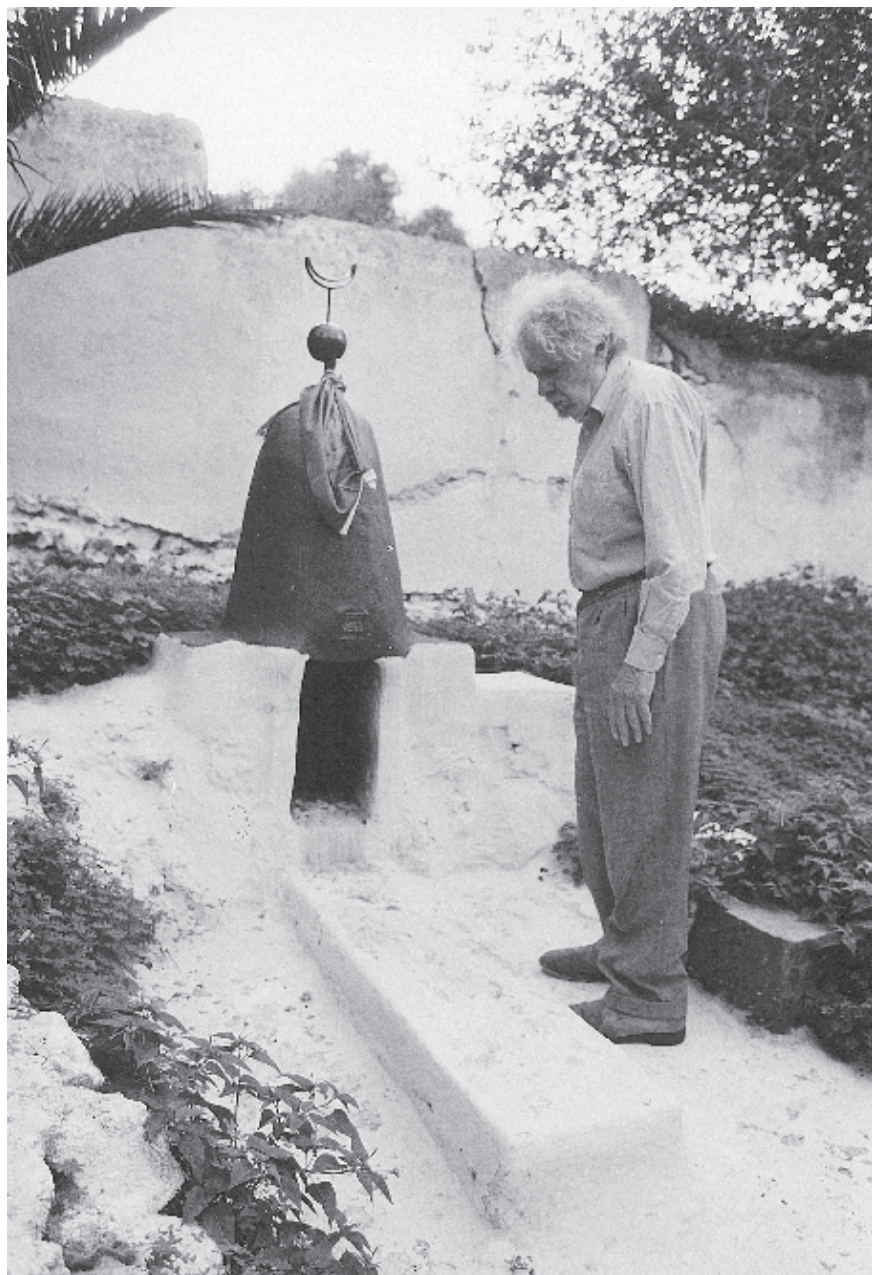
Les conditions de détention étaient donc différentes par rapport à celles en Italie...

En Allemagne, les choses étaient très différentes. Le menu consistait principalement en choucroute déshydratée, même si nous avions la chance de pouvoir le compléter avec les quelques vivres fournis par la Croix-Rouge. Celle-ci distribuait également des vêtements chauds pour remplacer notre légère tenue du désert, ainsi que des livres accumulés pendant plus de cinq ans par les anciens occupants faits prisonniers à Dunkerque et à Dieppe.

Je regrettais la Méditerranée, son climat, son histoire, sa nourriture, ses gens. L'Europe du Nord, ce n'était pas la même chose. La principale compensation était la bibliothèque bien fournie où je pus lire des ouvrages d'anthropologie, dont *The Golden Bough* de James Frazer, ainsi que les dernières sections des *Four Quartets* d'Eliot, un peu de Proust et de Dostoïevski. C'était une occasion rare. J'essayai également d'apprendre le russe avec un officier yougoslave qui avait été dans l'armée britannique. Être capable de lire Dostoïevski dans sa langue me semblait un bon investissement pour l'avenir. Je rédigeai aussi le récit de mon évasion pour passer le temps, alors que les avions alliés nous survolaient constamment.

On peut dire que votre expérience pendant la guerre a été marquée par une alternance entre de longues périodes statiques, d'inactivité presque totale, et de courts intervalles très dynamiques, voire mouvementés. Ainsi l'année passée à Chypre où vous avez attendu l'ennemi qui n'est jamais arrivé, a été suivie par la bataille en Égypte ; l'année passée dans le camp italien a débouché sur les aventures de l'évasion...

Oui, tout à fait. Mais c'était un peu la nature générale de la guerre. Par exemple vous vous rappelez ce qui est arrivé aux Français : l'attente sur la ligne Maginot, puis les Allemands ont attaqué, ils ont vaincu leurs défenses, après quoi, en six semaines, deux mois, c'était fini. De même les Japonais en Malaisie, en Océanie, ont fait de grandes avancées rapides. C'est vrai que c'était plus difficile de regagner la terre qui avait été perdue. Il y avait des périodes où il n'y avait pas beaucoup à faire, puis subitement se produisait une avancée, où il fallait organiser une défense, et c'était mouvementé, avec des accélérations très rapides.



◆ Jack Goody à Carthage en 2002.
[Photographie M. Pénicaud.]

C H A P I T R E 4

DEVENIR
ANTHROPOLOGUE



C'est donc au début de l'année 1946, que vous avez repris vos études...

De retour à Cambridge, j'ai terminé en quatre mois mon diplôme de littérature anglaise grâce à l'aide financière octroyée par mon père, qui m'avait également prêté sa voiture. À l'obtention de mon diplôme, j'ai décidé que Cambridge pouvait me permettre d'approfondir mon goût pour les sciences sociales. J'ai passé une année afin d'obtenir un diplôme en anthropologie, un sujet qui m'avait beaucoup attiré durant la période passée en Méditerranée et qui comprenait la préhistoire et l'ethnologie. Si j'avais pu faire des enquêtes sur le terrain à l'époque, j'aurais certainement travaillé en Europe.

Votre intérêt pour les sciences sociales, qui à cette époque demeure plutôt général (d'ailleurs même dans votre carrière il vous est souvent arrivé de franchir sans problème les frontières disciplinaires), trouve ses racines dans l'expérience de la guerre.

En effet à l'origine de mon intérêt pour les sciences sociales, il y avait le contact, quoique limité, avec des cultures différentes que j'ai pu mieux connaître pendant les six mois de ma fuite lorsque j'ai vécu auprès d'Italiens ; il y avait l'intérêt pour les civilisations anciennes stimulé par un séjour à Chypre, en Palestine et en Égypte, intérêt qui allait s'ajouter à une passion pour l'archéologie que j'avais développée



à l'école et que j'ai pu consolider en Allemagne avec la lecture de *What Happened in History* de Gordon Childe. Grâce à la bibliothèque du camp de Eichstadt, j'ai eu la possibilité de satisfaire ma curiosité pour la littérature et pour le folklore et d'approfondir mes réflexions sur la sociologie de la littérature. Mais c'est surtout le contact étroit au camp avec des personnes de différents milieux qui stimula mon intérêt pour l'étude des relations sociales dans une perspective plus vaste.

La guerre m'avait d'abord fait découvrir la vie communautaire non familiale sur une longue période, avec les satisfactions et les frustrations, la coopération et les conflits que cela entraînait. On est toujours confronté à « l'autre », aussi bien dans son pays qu'à l'étranger. La guerre m'avait conduit à Chypre, où le poids de l'islam (après la conquête turque de 1571) dans une région initialement chrétienne n'étonnait plus. Je m'étais frotté également à la paysannerie au monastère de Kykkos à Nicosie, dans des villages turcs, à récolter des olives à Myrtou. L'utilisation de la faux et de la faucille, les traîneaux incrustés de silex qu'on faisait passer sur les épis pour séparer le bon grain de l'ivraie, l'araire — dont je trouvai un modèle en argile dans le musée de Chypre, datant de 2000 ans av. J.-C. et toujours en usage —, les puits avec leurs chaînes de pots, les auges où se mêlaient moutons et chèvres, tout cela parlait d'un mode de vie très différent, remontant à plusieurs siècles. C'est ce passé immémorial venant percer la surface du présent qui m'a tant frappé en Méditerranée.

Mais l'Italie me marqua par-dessus tout, lors de mon échappée dans les Abruzzes, quand des petits fermiers et des bergers s'occupèrent de moi malgré le peu qu'ils avaient à partager. Évidemment, j'avais moi-même quelque chose à leur offrir, du moins symboliquement. Car après des années de fascisme, je représentais l'avant-garde d'une certaine liberté, liberté de se lancer dans des discussions sans avoir à surveiller ses paroles, liberté de suivre le modèle des Américains qui, à travers les Apennins, se rapprochaient. Ces Italiens me fournissaient non seulement de quoi vivre et me montraient comment on pouvait survivre sous un régime totalitaire — une leçon appliquée par la suite en Afrique — mais par-dessus tout comment faire fructifier un petit lopin de terre en montagne où héritages et marché foncier avaient engendré dispersion et fragmentation. C'est un sujet qui m'a poursuivi au Ghana et qui me ramènera, plus tard, à certains aspects de la ferme et de la famille européennes.

HORIZONS COMPARATIFS : AFRIQUE, ORIENT, OCCIDENT



On vient de voir une série d'éléments qui ont déclenché votre vocation anthropologique : l'expérience de la guerre en Méditerranée, le camp, la vie parmi les paysans des Abruzzes... Tout cela forme un magma qui, dans le camp allemand, s'imbrique avec vos centres d'intérêt littéraires (à travers la lecture de Frazer) et votre passion pour l'archéologie (à travers la lecture de Gordon Childe). Entre 1946 et 1949 grosso modo, avec des tâtonnements et non sans hésitations, se définit votre cheminement qui vous conduit à embrasser la profession d'anthropologue et à entamer une enquête de terrain en Afrique de l'Ouest. Dans un premier temps vous concevez cette expérience comme un détour rendu nécessaire par les contingences épistémologiques, politiques et administratives de l'époque, avant de pouvoir travailler sur l'Europe, plus près de votre famille.

Les choses ne se passèrent pas ainsi. Mon couple se désunit, probablement à cause de la distance qui nous séparait. Je fus nommé à Cambridge pour enseigner d'« autres cultures ». J'étais passionné par l'Afrique. Néanmoins, j'avais toujours l'Europe à l'esprit et, dans ma thèse¹¹, aiguillé en partie par les observations de Bosman (un négociant hollandais), je soulignais le contraste entre les systèmes européen et ouest-africain d'héritage et de dotation. J'ai poursuivi la même piste comparative lors de ma deuxième enquête sur le terrain chez les Gonja, mais je me concentrais cette fois sur la succession (à des fonctions supérieures). Dans les deux cas,



mes recherches tendaient à marquer le contraste entre l'Afrique sub-saharienne et l'Europe, mais aussi, sous un aspect plus général, entre l'Afrique d'un côté, l'Asie et l'Afrique du Nord de l'autre, ces deux dernières influencées de manière significative par l'âge du bronze.

Les vagabondages existentiels et intellectuels autour de la Méditerranée pendant la guerre ont influencé votre travail de recherche. On peut encore suivre les fils qui ramènent à cette période à travers l'importance que, dans votre travail, vous avez toujours accordée au tournant de l'âge du bronze.

Comme je l'ai déjà dit, *What happened in history?* de Gordon Childe, livre que j'ai lu à l'époque, m'a énormément influencé. J'avais été prédisposé à accepter les versions marxisantes de l'histoire depuis la lecture de *Man's Wordly Goods* de Leo Huberman édité par le Left Book Club. Pour quelqu'un comme moi qui avais passé quelques années en Méditerranée, le compte rendu de Gordon Childe sur les développements de l'âge du bronze à travers le monde fut vraiment stimulant¹¹. Ce développement incluait l'invention de l'écriture et de la charrue, un autre sujet qui m'intéressait de par son absence dans l'Afrique sub-saharienne — une absence que j'essayai de lier à la nature du droit de la propriété et à la stratification de nombreux artisanats et techniques me paraissant essentiels au déploiement de l'histoire culturelle. Je reviens encore avec grand plaisir à certaines de ces idées qui furent un des facteurs me conduisant à passer un diplôme combiné en archéologie et en anthropologie quelques mois après mon retour à Cambridge. Malgré les mises en garde fonctionnalistes et structuralistes, l'histoire m'a toujours semblé être un aspect important des sciences sociales, que je n'ai jamais mis de côté. De fait, le premier article que j'ai écrit après avoir effectué mes recherches sur le terrain au nord du Ghana portait sur la pénétration de l'Islam dans cette région. Mais, plus généralement, la différence entre les sociétés ayant connu la révolution de l'âge du bronze et les autres me semblait fondamentale pour comprendre l'Afrique et d'autres continents.

¹¹ Cette thèse fut révisée par la suite et publiée sous le titre *Death, Property and the Ancestors*, Stanford, 1962. ♦ ¹² Gordon Childe, *What Happened in History?*, New York, Penguin, 1942; traduit en français sous le titre *Le mouvement de l'histoire*, Paris, Arthaud, 1961. ♦

TRACES DE VIE, ENTRE MÉMOIRE ET ÉCRITURE



Dans vos recherches vous vous êtes intéressé plusieurs fois à la mémoire dans ses rapports avec les technologies de l'intellect, en analysant les modes de composition et de transmission selon les degrés d'influence d'une dimension écrite. On peut citer vos travaux sur les récitations du Bagre des LoDagaa, ou vos remarques sur les poèmes homériques ou sur les Vedas. Je voudrais ici revenir sur le thème de la mémoire, et de ces relations avec l'écriture, mais si vous le voulez bien à partir d'un angle plus personnel. Je voudrais vous poser quelques questions concernant la composition de votre récit et aussi les versions des événements que d'autres protagonistes ont pu vous donner quand vous les avez rencontrés lors d'un récent voyage dans les Abruzzes. Le prénom que vous vous attribuez, Stephen, est un clin d'œil à Joyce. Pouvez-vous préciser les raisons d'une telle référence littéraire ? Et aussi, pourquoi écrire à la troisième personne ?

J'ai voulu écrire à la troisième personne pour atteindre une certaine distance par rapport à mon expérience qui était encore très vive. J'ai choisi le nom de Stephen parce que je n'avais aucun ami prénommé ainsi. Il m'a effectivement été suggéré par le livre de James Joyce, *Portrait de l'artiste en jeune homme*, qui m'avait beaucoup impressionné.

La lecture d'Ignazio Silone a été importante pour vous dans les années trente ; il était l'un de vos héros culturels de l'époque. Après, le hasard a voulu que vous connaissiez la même région, les Abruzzes,

où se déroulait l'action de ses romans. Quand vous étiez dans les Abruzzes étiez-vous conscients qu'il s'agissait de la réalité décrite par Silone dans ses romans ?

Silone est important parce qu'il a écrit un roman sur les paysans et qu'il a donné une autre signification au pain et au vin. En plus, il était antifasciste. Je crois que je n'ai lu que *The Bread and the Wine*. Dans les Abruzzes, j'ai effectivement retrouvé ses descriptions sur les petits lopins de terre disséminés dans la montagne.

Donc vous devenez Stephen, tandis que les autres personnages gardent leurs noms... Pouvez-vous donner quelques indications sur les autres personnages principaux du récit (notamment Frank, David et Edward). Avez-vous gardé des contacts avec eux après la guerre ?

C'est Frank Fisher qui est resté le plus longtemps avec moi. Nous avons tous deux été capturés au-dessus de Frosinone, mais il s'est échappé en redescendant. Il a réussi à traverser les montagnes jusqu'à Monte Cassino, où il a gagné les lignes alliées et où on lui a remis la Croix militaire. Je l'ai revu plusieurs fois après la guerre. Son père était devenu l'archevêque de Canterbury. Frank était proviseur d'une importante école privée. Je l'ai revu très peu de temps avant sa mort, grâce à son frère qui était président de Wolfson College à Oxford. Je dois avoir quelque part ce qu'il a écrit sur son évasion jusqu'à Monte Cassino.

J'ai rencontré David Smith-Dorrien une fois à Londres, à une époque où il menait une vie haute en couleur dans le quartier des théâtres. Son père avait été général pendant la Première Guerre mondiale. Sa famille m'a contacté à la mort de David.

Edward Pickthorne, qui était boucher avant d'entrer à la garde de la Reine comme simple soldat, avait été élevé au rang d'officier pendant la guerre et avait rejoint notre régiment. Il vivait au sud de Londres et je ne l'ai plus jamais revu.

Quelles sont les motivations qui vous ont amené à écrire ce récit quand vous étiez encore prisonnier ?

La motivation (ainsi que je peux la reconstruire) était de donner un sens à mon passé récent, de fixer ce que j'avais vécu. Ce n'était pas destiné à être publié (malgré la référence à Joyce). J'avais entrepris la rédaction du manuscrit en partie pour passer le temps. C'était très décevant d'être à nouveau

emprisonné au moment où la guerre semblait se terminer et j'avais besoin de m'échapper de la situation dans laquelle je me trouvais.

Comment avez-vous travaillé à la rédaction dans le camp allemand ? Disposiez-vous de notes prises auparavant ? Dans votre récit, il est souvent question de lecture et du manque de livres durant votre expérience italienne. Et l'écriture ? Avez-vous tenu un journal de bord, même rudimentaire ?

Durant toute ma cavale j'avais avec moi un petit agenda (appelé, je crois, *A Prisoner's Diary*) qui nous avait été fourni par la Croix-Rouge italienne — ou était-ce le Vatican ? J'avais rempli cet agenda avec des notes en code, pour indiquer les jours et ce qui s'était passé. Mais chaque chose était très claire dans ma mémoire — beaucoup plus que les événements qui se sont déroulés pendant mon service militaire à Chypre et en Égypte.

J'avais aussi un cahier plus grand, reçu de la Croix-Rouge — je l'ai toujours quelque part — dans lequel j'ai écrit mon récit dans le camp de Eichstadt. Je travaillais sur mon lit, en rédigeant plusieurs pages par jour. Ce cahier faisait partie des rares affaires personnelles que j'ai gardées avec moi lorsque les Allemands nous ont fait marcher vers Munich, quand les Américains prirent le camp et quand, avec deux amis, je me suis échappé à nouveau vers le Luxembourg et l'Angleterre.

Vous dites que vous avez terminé le manuscrit récemment. Comment avez-vous procédé pour cette dernière partie ? Aviez-vous une ébauche ou des notes, ou est-ce seulement de mémoire que vous avez rédigé cette partie ?

Pour cette dernière partie, je me suis servi du fameux agenda conservé. Mais la plupart a été reconstruit à partir de mes souvenirs. Beaucoup plus tard, j'ai voulu tester mes souvenirs en envoyant le manuscrit à mon ami Frank. Et aussi en retournant dans les Abruzzes, où j'ai été étonné de constater la très grande similitude entre les souvenirs des habitants et les miens. Mais pas entièrement. À Casale, on m'a dit que nous avions passé une courte période dans une autre grotte, avant d'atteindre celle dont je me souvenais. On me l'a même indiquée. Mais je ne sais pas qui avait raison.

BIBLIOGRAPHIE



Cette bibliographie présente les principaux ouvrages publiés par Jack Goody avec leur traduction française lorsqu'elle est disponible.

- GOODY, Jack, *The Social Organisation of the LoWiili* [1956], Londres, Oxford University Press, 1967.
- GOODY, Jack, *The Ethnology of the Northern Territories of the Gold Coast, West of the White Volta*, Londres, 1958.
- [ED.] GOODY, Jack, *The Developmental Cycle in Domestic Groups*, Cambridge, Cambridge University Press, 1958.
- GOODY, Jack, *Death, Property and the Ancestors*, Stanford, Stanford University Press, 1962.
- [ED.] GOODY, Jack, *Succession to High Office*, Cambridge, Cambridge University Press, 1966.
- [ED.] GOODY, Jack, *Literacy in Traditional Societies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1968.
- [ED.] GOODY, Jack, *Comparative Studies in Kinship* [1969], Cambridge, Cambridge University Press, 1973.
- [ED.] GOODY, Jack, *Kinship : Selected Readings*, Harmondsworth, Penguin, 1971.
- GOODY, Jack, *Technology, Tradition, and the State in Africa* [1971], Cambridge, Cambridge University Press, 1980.
- GOODY, Jack, *The Myth of the Bagre*, Oxford, Clarendon Press, 1972.
- [ED.] GOODY, Jack, *Domestic Groups*, Reading, Addison-Wesley Pub. Co., 1972.
- GOODY, Jack, TAMBIAH, S. J., *Bridewealth and Dowry*, Cambridge, Cambridge University Press, 1973.



- GOODY, Jack, THIRSK, Joan, THOMPSON, E. P. (eds.), *Family and Inheritance : Rural Society in Western Europe, 1200-1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976.
- GOODY, Jack, *Production and Reproduction : a Comparative Study of the Domestic Domain*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976.
- GOODY, Jack, *The Domestication of the Savage Mind*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977. Édition française : *La raison graphique, la domestication de la pensée sauvage*, Paris, Minuit, 1978.
- GOODY, Jack, GANDAH, S.W.D.K. (sous la direction de), *Une Récitation du Bagré*, Paris, Armand Colin, 1980.
- GOODY, Jack, *Cooking, Cuisine, and Class : a Study in Comparative Sociology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982. Édition française : *Cuisines, cuisine et classes*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1984.
- GOODY, Jack, *The Development of the Family and Marriage in Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983. Édition française : *L'évolution de la famille et du mariage en Europe*, Paris, Armand Colin, 1985.
- GOODY, Jack, *The Logic of Writing and the Organization of Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986. Édition française : *La logique de l'écriture : aux origines des sociétés humaines*, Paris, Armand Colin, 1986.
- GOODY, Jack, *The Interface Between the Written and the Oral*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987. Édition française : *Entre l'oralité et l'écriture*, Paris, Presses universitaires de France, 1994.
- GOODY, Jack, *The Oriental, the Ancient, and the Primitive : Systems of Marriage and the Family in the Pre-Industrial Societies of Eurasia*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990. Édition française : *Famille et mariage en Eurasie*, Paris, Presses universitaires de France, 2000.
- GOODY, Jack, *The Culture of Flowers*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993. Édition française : *La culture des fleurs*, Paris, Le Seuil, 1994.
- GOODY, Jack, *The Expansive Moment : the Rise of Social Anthropology in Britain and Africa, 1918-1970*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- GOODY, Jack, *The East in the West*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996. Édition française : *L'Orient en Occident*, Paris, Le Seuil, 1999.
- GOODY, Jack, *L'homme, l'écriture et la mort*, entretiens avec Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Les Belles Lettres, 1996.
- GOODY, Jack, *Representations and Contradictions : Ambivalence Towards Images, Theatre, Fiction, Relics, and Sexuality*, Oxford, Malden/Blackwell Publishers, 1997. Édition française : *La peur des représentations : l'ambivalence à l'égard des images, du théâtre, de la fiction, des reliques et de la sexualité*, Paris, La Découverte, 2003.
- GOODY, Jack, *Food and Love, A Cultural History of East and West*, New York, Verso, 1998.

- GOODY, Jack, *European Family : an Historico-Anthropological Essay*, Malden, Blackwells Publishers, 2000. Édition française : *La famille en Europe*, Paris, Le Seuil, 2001.
- GOODY, Jack, *Population Growth*, Legon [Ghana], Institute of African Studies, 2000.
- GOODY, Jack, *The Power of the Written Tradition*, Washington, Smithsonian Institution Press, 2000.
- GOODY, Jack, GANDAH, S.W.D.K., *The Third Bagre : a Myth Revisited*, Durham, Carolina Academic Press, 2002.
- GOODY, Jack, *Islam in Europe*, Cambridge, Polity Press, 2004.

TABLE



AU-DELÀ DES MURS	7
RENCONTRES	139
PAR DIONIGI ALBERA	
PORTRAIT DE L'ANTHROPOLOGUE EN JEUNE HOMME	161
JACK GOODY, DIONIGI ALBERA, ENTRETIEN	
LES ANNÉES DE FORMATION :	
MILITANTISME, PACIFISME, LITTÉRATURE...	163
LA GUERRE EN MÉDITERRANÉE :	
L'ATTENTE, LE COMBAT, LE CAMP	177
EN MARCHÉ VERS LA PAIX : UN RETOUR DIFFICILE	191
DEVENIR ANTHROPOLOGUE	205
HORIZONS COMPARATIFS : AFRIQUE, ORIENT, OCCIDENT	215
TRACES DE VIE, ENTRE MÉMOIRE ET ÉCRITURE	229
BIBLIOGRAPHIE	245

